

**Anne Coldefy-Faucard**, *Petit nécessaire de la révolution et contre-révolution*, Paris – Moscou, L’Inventaire – Éditions Nouveaux Angles, 2017, 206 p. – ISBN 978-2-35597-030-6

Au sein de l’immense production éditoriale liée au centenaire des révolutions russes de 1917, qui pour beaucoup constituaient des réimpressions de textes déjà anciens, quelques pépites sont, hélas, passées relativement inaperçues.

Le livre d’Anne Coldefy-Faucard, est de celles-ci. Ni œuvre de fiction ni ouvrage d’histoire à proprement parler (on aura sur ce point quelques remarques à faire), ce bel objet est bien difficile à classer. L’auteur invente en effet une nouvelle forme, un nouvel esprit du livre. S’inspirant des catalogues à l’ancienne (elle évoque Manufrance ou *Le Chasseur français*), Anne Coldefy-Faucard choisit de raconter la Russie (au sens large du terme) entre 1917 et 1927 par l’intermédiaire des objets les plus banals, comme les plus originaux. Pas de textes longs, pas de contextualisation véritable donc, pas de notes de bas de page. L’universitaire tatillon qui s’aventurerait sur ces rivages ne trouvera pour point d’appui qu’un très court avant-propos (p. 7) et une rapide, mais séduisante, bibliographie sélective (p. 194-196). Inutile dès lors de chercher ici ce qui ne s’y trouve pas. Les milliers de pages publiées et republiées en 2017 par d’autres éditeurs devraient suffire à étancher la soif d’érudition de certains. Le *Petit nécessaire* des éditions Nouveaux Angles et de l’Inventaire fait plutôt le choix, dans un style souvent brillant, ironique et amusant, d’une « vision impressionniste de l’évolution du pays à partir de 1917 ». Il faut accepter de se laisser porter par ces évocations superbement illustrées. Le travail de maquette de Galina Kouznetsova et des graphistes est très agréable, tout comme la qualité du papier qui fait de cette lecture un moment des plus plaisants.

Le livre est construit selon une logique chronologique : se succèdent onze « catalogues » annuels (de 1917 à 1927), comme autant de collections d'objets, eux-mêmes regroupés en catégories (appareils de chauffage, argent, éclairage par exemple). Chaque objet est accompagné d'un court texte de quelques lignes, à la fois informatif et personnel. Certains des objets relèvent du passage attendu, sinon obligé, d'autres sont plus originaux et bienvenus. « L'utilisation révolutionnaire » de la brouette (p. 52) suffit ainsi à montrer l'intérêt de la démarche aussi bien sur le fond que sur la forme : on n'y transportait plus des matériaux, mais bien les chefs qui refusaient de se soumettre au nouvel ordre du monde. Les passages consacrés aux armes ou aux tissus sont également très fins et passionnants par leur capacité évocatrice. La reproduction de plusieurs papiers de bonbons, ornés des profils des chefs bolcheviques, constitue enfin une trouvaille très appréciée.

Ce plan chronologique permet de bien sentir les évolutions, surtout à travers la répétition de certains objets dont on perçoit ainsi les usages changeants. La bouilloire de 1917 (p. 24) est mentionnée comme l'un des instruments des pogroms alcooliques ; en 1918, il s'agit d'un compagnon de voyage (p. 34), utile dans les longs déplacements en train qui sont le lot de bien de Russes dans leur pays en chaos. La réapparition de certains objets et de la nourriture qui marque le début de la NEP (p. 100 et suivantes) résonne efficacement avec la pénurie des années précédentes. Les choses sont un moyen particulièrement convaincant pour mettre en scène, donner à voir et à sentir ce pays en évolution. Ce choix et cette idée sont ainsi à saluer avec force.

Cette ambition impressionniste ne va pas, hélas, sans défauts. Le premier est que cette lecture suscite une certaine frustration : la taille extrêmement limitée des « notices » des catalogues ne permet pas d'en dire assez pour étancher la soif de savoir du lecteur curieux ou conduit l'A. à des raccourcis parfois bien rapides. Mais, c'est la règle du jeu, acceptons-la. Plus gênantes sont en revanche quelques erreurs patentes d'iconographie. Un passage sur la pornographie (p. 43) est illustré par une aquarelle de Picasso de 1903 : le lecteur, séduit par les talents du Catalan, n'en reste pas moins très perplexe. De même, la notice sur les maillots de bain est accompagnée par une photo d'un policier mesurant bien la longueur de ce vêtement, mais, à Palm Beach, en Floride en 1925 (p. 138, reprise p. 204). N'aurait-on donc pas photographié de maillot russe ou soviétique dans les années 1920 ? On note, enfin, quelques anachronismes qui auraient pu être évités : un texte sur le tabac en

1917 voisine avec une affiche d'une campagne destinée à en fournir aux soldats, mais qui date de 1914. Plus grave, une double page (154-155) consacrée à la fondation de l'agence TASS est illustrée une image retravaillée de soldats et officiers soviétiques regardant une « fenêtre TASS ». Le cliché est malheureusement pris à Leningrad en 1942 (alors que l'agence est, elle, bien fondée en 1925). Tout cela ne porte pas à conséquence majeure, mais laisse un arrière-goût approximatif que l'impressionnisme revendiqué ne permet pas totalement de justifier.

L'historien reste également dubitatif face à l'absence de références. L'ouvrage fourmille ainsi d'une multitude d'anecdotes, souvent vivantes et croustillantes. Elles sont pour beaucoup dans l'intérêt que suscite cette lecture. Sans en connaître la source, et la représentativité, on peine pourtant à leur accorder entièrement foi. Par ailleurs, plusieurs nodules s'ouvrent par des formules du type « tous n'apprécient pas, bien sûr, ce débordement de rouge » (p. 21). Là encore, ces formules rapides sont louables pour contrebalancer une présentation parfois trop unilatérale. Il reste que pour mieux « sentir » ces années 1917, on aurait aimé comprendre davantage l'ampleur des rapports de force, le poids de chacun des acteurs. Certains personnages ou phénomènes semblent ainsi sur-représentés sans que l'on sache véritablement pourquoi. Ainsi en va-t-il par exemple de Nestor Makhno. L'anarchiste ukrainien a droit à plusieurs entrées. Nul besoin de minorer son rôle, mais mérite-t-il tant de références ? C'est également le cas des cantines de l'American Relief Association (ARA). Ces établissements caritatifs permettent certes à la Russie soviétique de faire face, en partie, à la famine de 1921-1922. Leur rôle est essentiel. Pour autant, toutes les cantines ne relèvent pas de l'ARA, d'autres institutions interviennent également. Le pouvoir soviétique n'est pas non plus totalement inactif. L'impression générale laissée par l'ouvrage pâtit de ces biais de présentation.

En dernière analyse, ce livre nous donne à sentir, à voir, une « Russie devenant soviétique ». C'est d'ailleurs ce qui justifie le choix des bornes chronologiques : des révolutions de 1917 à la prise du pouvoir par Staline. Le XV<sup>e</sup> congrès du parti en 1927 est, en effet, un moment clé de l'évolution politique du pays. On peut alors considérer que désormais, « nous ne sommes plus dans la période révolutionnaire », comme l'affirme Coldefy-Faucard. Pour autant, en refermant l'ouvrage, le lecteur n'est pas totalement certain d'avoir saisi ce qu'est être « Soviétique ». Sont-ce les objets qui font le Soviétique ou, au contraire, le Soviétique qui fait les objets ?

En d'autres mots, la civilisation soviétique naissante invente-t-elle de nouveaux objets ou sont-ce de nouvelles pratiques, de nouvelles utilisations qui définissent l'homme nouveau, chanté par les Bolcheviks ou moqué par les Zochtchenko et autres Ilf et Petrov ? Le livre ne répond pas vraiment à cette question. Le « catalogue » 1927 est d'ailleurs l'un des moins convaincants. Les cantines de l'ara évoquées en 1922 pourraient trouver un écho dans les assiettes ou les cuillers en fer blanc des nouveaux réfectoires soviétiques. Les lits, peu évoqués, pourraient aussi montrer l'évolution du logement. On ressent au fil des pages plus la dissolution de l'Ancien Monde que la naissance du nouveau. La disparition de la bourgeoisie et le devenir de ses objets, tout comme l'éclosion de la nep et de son monde sont bien soulignés. L'émergence d'une Russie bolchevique est plus malaisée à suivre. Il faut peut-être, qui sait ?, attendre de nouveaux « catalogues ».

*François-Xavier Nérard*  
*Centre de Recherches en Histoire des Slaves (CRHS),*  
*UMR SIRICE,*  
*Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne*